



CO

éditions

/ PATRIMOINE



**Théâtre Saint-Martin**  
**de Vienne**

Quatre pièces courtes de  
Lucien VARGOZ

# L'univers de Victor

Les errements de Victor

Les lilas de Victor

Les tableaux de Victor

Victor et l'ange

*Lucien Vargoz*

# L'univers de Victor

*Les errements de Victor*

*Les lilas de Victor*

*Les tableaux de Victor*

*Victor et l'ange*

Théâtre

Quatre pièces courtes

2006 – 2007

Non encore jouées au 31 décembre 2024.



## *Sommaire*

Avant-propos	1
Les errements de Victor	2
Les lilas de Victor	29
Les tableaux de Victor	74
Victor et l'ange	111

## *Avant-propos*

*Les errements de Victor*

*Les lilas de Victor*

*Les tableaux de Victor*

*Victor et l'ange*

Ces quatre pièces courtes ont VICTOR comme personnage central. Il est parfois peintre, poète, auteur dramatique ou monsieur tout le monde.

Devant les difficultés de sa vie amoureuse, il est tenté par la fuite vers l'ailleurs, un ailleurs rêvé réellement improbable.

Mais il n'y a jamais de vrai ailleurs.

Si, peut-être dans certains romans, dans les chansons et dans quelques faits-divers. Les journaux spécialisés rapportent des disparitions d'assassins. On les aurait, paraît-il, croisés au Honduras, en Mongolie ou dans l'Arctique sur un tout petit bout d'iceberg victime du réchauffement de la planète. Le plus souvent ce sont les victimes dont on n'a plus de nouvelles.

Dans ces quatre pièces, Victor s'en va souvent mais ne s'en va jamais.

Ces pièces datent des années 2006 et 2007.

Elles sont encore inédites, c'est-à-dire non jouées, en cette année 2024.



*Lucien Vargoz.*

Comédien, metteur en scène.

Auteur de plus de 120 pièces de théâtre.

Pour la plupart représentées.

Directeur fondateur du Théâtre

Saint-Martin de Vienne depuis 1996.

# *Les errements de Victor*

## *Les personnages*

VICTOR, le locataire.

MADELEINE, une amie de Victor

ALBERT, un ami de Victor

GENEVIÈVE, une autre amie de Victor

Une petite cuisine.  
Au centre une table, de part et d'autre, face à face,  
deux chaises paillées.  
Contre le mur du fond, un vaisselier,  
une machine à laver le linge et un évier.  
Côté cour, une cuisinière avec four  
et un petit meuble de rangement.  
À l'extrémité du côté cour, une porte qui donne sur un petit ves-  
tibule qui dessert le reste du petit appartement, un F2.  
Côté jardin, une fenêtre par laquelle,  
on distingue le haut des arbres.  
Nous sommes au quatrième étage.  
Un homme est assis devant un verre de whisky. Il est vêtu d'un  
vieux pyjama. Il est mal rasé.  
Il s'appelle Victor.  
La table est encombrée de papier, de livres  
parmi lesquels un dictionnaire de rimes.  
On entend une sonnette.  
Il ne bouge pas.  
La sonnette retentit à nouveau.  
Il se lève et reste sur place.

VICTOR :

C'est qui ?

LA VOIX DE MADELEINE :

Moi.

VICTOR :

Ça me fait une belle jambe, ce moi !

LA VOIX DE MADELEINE :

Madeleine !

VICTOR :

Tu ne pouvais pas téléphoner ?

LA VOIX DE MADELEINE :

J'ai téléphoné.

VICTOR :

Pas entendu !

LA VOIX DE MADELEINE :

Dix fois, j'ai appelé !

VICTOR :

Tant que ça ?

LA VOIX DE MADELEINE :

Tu ne réponds plus au téléphone !

VICTOR :

Perdu, mon téléphone...

LA VOIX DE MADELEINE :

Ouvre, Victor !

*Victor passe dans le vestibule.*

VICTOR :

T'es toute seule ?

LA VOIX DE MADELEINE :

Oui.

Ouvre !

LA VOIX DE VICTOR :

Je ne trouve plus la clé !

Voilà ! Pendue à un clou !

*On entend un bruit de serrure, la porte s'ouvre et Madeleine entre dans la cuisine.*

MADELEINE :

Tu n'es pas encore habillé à quatre heures de l'après-midi ?

*Victor la suit dans la cuisine.*

VICTOR :

Assieds-toi !

Ou peut-être déjà déshabillé... pour ma nuit !

Le temps, qu'est-ce que le temps ? Le moment de se lever, le moment de se coucher... J'hésite entre l'un et l'autre.

Assieds-toi !

Un whisky ?

MADELEINE :

Tu bois du whisky à n'importe quelle heure ?

VICTOR :

En sortant du lit ou en y entrant, c'est selon...

MADELEINE :

Selon quoi ?

VICTOR :

Selon rien.

J'ai un grand lit assez dépeuplé... Je n'y rencontre que peu de monde... Quand je m'y installe, il n'y a personne.

Et quand je m'en extrais, je ne laisse aucun autre être humain s'y prélasser tandis que je prépare le café pour deux.

Inutile que je développe le chapitre des croissants chauds ? Ni celui de la branchette de lilas au printemps ?  
Alors un whisky ?

MADELEINE :

Non. Je conduis.

VICTOR :

Comme tu veux.

MADELEINE :

Où il est ton téléphone ?

VICTOR :

Dans un coffret de vidéo. Je ne sais plus lequel.

*Il se ressert un verre.*

Pour toi, pas de whisky, Madeleine ?

MADELEINE :

Non, je t'ai dit.

*Elle jette un coup d'œil sur les papiers en vrac sur la table.*

Tu écris en ce moment ?

VICTOR :

Je griffonne.

MADELEINE :

Quoi ?

VICTOR :

Rien.

MADELEINE :

Je peux voir ?

VICTOR :

Si tu veux.

*Madeleine saisit un papier.*

MADELEINE :

Je peux quitter mon imper ?



VICTOR :

Non.

MADELEINE :

Pourquoi tu les écris ?

VICTOR :

Je ne peux pas faire autrement.

MADELEINE :

Tu pourrais te taire, les laisser dans ta tête !

VICTOR :

Ça m'arrive.

Parfois, je n'y parviens pas. Ils sortent. Et les pages succèdent aux pages...

MADELEINE :

Elle le sait ?

VICTOR :

Quoi ?

MADELEINE :

Tout ça ! Tous ces mots qui se suivent à la queue leu leu !

VICTOR :

Je ne sais pas.

MADELEINE :

Il faudrait lui dire !

VICTOR :

Pourquoi ?

MADELEINE :

Pour qu'elle ait une idée de tes sentiments.

VICTOR :

Elle les connaît mes sentiments.

*Les lilas de Victor*  
*ou*  
*Yeux bleus pour quoi faire*

*Les personnages*

VICTOR

LA DAME

L'AMIE

*Première partie*

On entend une musique plutôt mélancolique.

Une rue à peine éclairée.

Un homme en pantalon noir et imperméable s'arrête,  
cigarette aux lèvres. Il fait jaillir la flamme de son briquet  
mais n'allume pas sa cigarette.

VICTOR :

Fumer ? Pour quoi faire ? J'aime fumer. Et pourtant, je ne fume plus.

La Pacaudière ! Pourquoi pensé-je à la Pacaudière, à ce moment-là ! Ce village où jadis dans une petite voiture pleine de musiciens, nous fîmes une halte pour déjeuner. Nous filions sur Bourges. Les joints succédaient aux joints et embaumaient le véhicule ! Des musiciens ! En ce temps-là, aujourd'hui encore je suppose, dans ce milieu, on consommait beaucoup ce genre de produits qu'on fumait enroulés dans des petits formats illustrés. Buck John avait

la faveur du spécialiste. On en croquait parfois comme du chocolat.

Un peu après Roanne, ce village, je le traverse aujourd'hui très souvent, quand je lui rends visite.

La Pacaudière !

La cigarette, la cigarette normale, la cigarette de tabac, ce petit cylindre blanc, entre les doigts donne au bras une position plutôt virile. La manche de l'imperméable se plie au coude. Des plis vivants. Le pli, c'est le signe de la vie.

Le pli bouge et se modifie. Magnifique, un pli !

La fumée agaçant ses yeux, celui qui fume les cligne. On le croirait en proie à une mélancolie, une mélancolie aussi belle que désespérée. Il semble vivre une vie poisseuse, une vie qui vaut le coup d'être vécue, une vie d'homme, une vie de détresse !

Grisante, la détresse ! Il ne faut tout de même pas en abuser... En matière de détresse, l'abstinence est recommandée. Comment en profiter si elle vous submerge quotidiennement ?

Ah ! Le geste de l'homme à l'imperméable qui lisse sa cigarette entre le pouce et l'index avant de la glisser entre ses lèvres.

Foutaises ! Foutaises !

Hollywood ! Hollywood ! Que de cancers du poumon as-tu propagés ?

C'était justement un temps de détresse, de douleur, un temps à ne pas mettre une âme sensible dehors, et pourtant... j'errais près d'un terrain vague, dans le noir, un début de nuit de décembre, sept heures pas plus, sept heures dix peut-être. Les super marchés étaient encore ouverts. Je croisai deux enfants. L'un me bouscula. Il ne s'excusa pas. Je me fâchai à peine. Il me traita de vieux ! Je n'émis aucune remarque. J'étais tellement désenchanté...

Vingt mètres plus loin, je versai néanmoins quelques larmes sur moi-même, quelques larmes complaisantes.

« Petits merdeux ! » murmurai-je.

À quoi bon souffrir d'un médiocre coup d'épaule !  
Mourir d'un coup d'épaule ! Un petit coup d'épaule  
de rien du tout ! On peut mourir d'un tout petit coup  
d'épaule !

Oui, on peut. Je peux.

À cette époque j'aurais pu mourir de tout ou de rien, de  
presque rien.

Une casserole pleine d'eau bouillante après en avoir retiré  
une botte d'asperges printanières me tirait autant de  
larmes qu'une branche de lilas.

Aujourd'hui ? Va savoir !

Ils allaient reflleurir quoi qu'il arrive, les lilas. Il suffisait  
d'attendre. Attendre quelques mois, laisser passer Noël.  
On ne peut faire l'impasse là-dessus. Les grosses cloches  
des cathédrales, même les plus lourdes, les plus hautes,  
les plus noires, résonneront jusque loin, à des kilomètres  
d'elles, en Alsace ou ailleurs... Qu'elles battent ! Qu'elles  
battent !

Les bourgeons s'en foutent, ils piaffent déjà d'impatience  
dans la végétation apparemment au point mort. Les lilas,  
surtout ! Mes chers lilas !

Pas les blancs ! Les blancs m'indiffèrent, le blanc ne  
mérite pas le nom de lilas ! Les lilas ! Les vrais lilas ! Les  
lilas, couleur lilas ! Vite ! Vite ! Mes lilas, mes chers lilas !

*Une enseigne s'allume, celle d'un cabaret. Venant de là, on  
entend une voix d'homme qui chante une chanson. Un blues.*

*Victor ne bouge pas.*

**LA VOIX DU CHANTEUR :**

À vingt centimètres  
Bleutés  
Plantés  
Au fond de mon être  
Vos yeux  
Joyeux  
Où dois-je les mettre  
Au cœur ?  
Ailleurs

Ces aigues-marines  
Foncées  
Dorées  
Elles illuminent  
Le temps  
Ce temps  
Qui passe si vite  
Hop là !  
Voilà !  
Elle finit vite  
L'année  
Oh ! Eh !  
Oui mais moi qu'en fais-je ?  
Des yeux  
Yeux bleus  
Attendre la neige ?  
Ou bien  
Plus rien  
Bien sûr on est libre  
Vous ? Moi ?  
De quoi ?  
Garder l'équilibre  
Tomber  
Sombrier  
Le terrain est rude  
Chez vous  
Et mou  
Dans ma solitude.

*La musique qui accompagnait le blues se poursuit plus discrète sur le texte qui suit.*

**VICTOR :**

Cette chanson entendue par la porte ouverte du cabaret me fit penser à une femme, qu'en ce temps-là, j'aimais. Elle ne parvenait pas à quitter mon esprit pourtant encombré par de noires pensées.

*Tandis que Victor quitte son imperméable et apparaît en chemise blanche, la scène s'éclaire totalement. On découvre des lilas en fleurs qui alourdissent les branches de quelques frêles*

*arbres. Des tables et des chaises blanches sont réparties dans un jardin avec tonnelle et murets. Un jardin mignon tel qu'aurait pu le rêver Ronsard ou tel qu'on le rêve quand on a dix-huit ou plus de soixante-quatre ans. Le grand Meaulnes pourrait bien y être caché derrière un chêne, observant tout ça.*

*Victor s'assoit. Une dame âgée s'approche de lui.*

LA DAME :

Vous aimez les lilas, Victor ?

VICTOR :

C'est ma fleur préférée.

LA DAME :

Vous en emporterez.

VICTOR :

Je préfère, quand je suis ailleurs, les imaginer là, sur vos arbres.

LA DAME :

Comme vous voudrez. Viendrez-vous cet été cueillir des groseilles ?

VICTOR :

Sûrement.

LA DAME :

Savez-vous que cette année les blanches seront plus nombreuses ?

VICTOR :

Je les préfère aux rouges. Elles sont moins acides.

LA DAME :

Elle, elle raffolait des groseilles à maquereau.

VICTOR :

Elle était la seule dans la famille.

# *Les tableaux de Victor*

## *Les personnages*

JEAN

GEORGES

GENEVIÈVE

FLORENCE

VICTOR

Un grand salon aux murs blancs.  
Des chaises blanches, pas de table,  
aux murs, des tableaux blancs.

GEORGES :

Curieux appartement !

JEAN :

Oui.

GEORGES :

Pas de meubles ?

JEAN :

Non.

GEORGES :

Les tableaux, tous blancs ?

JEAN :

Oui.

Tu n'as pas oublié les fleurs ?

GEORGES :

Dans la voiture.

JEAN :

Des tulipes ?

GEORGES :

Il n'y avait plus de tulipes. J'ai pris des roses.

JEAN :

Pas des rouges ?

GEORGES :

Non.

JEAN :

Ah bon !

GEORGES :

Des jaunes.

JEAN :

Il craint les rouges.

GEORGES :

La couleur ?

JEAN :

Non, la rose rouge.

La tulipe rouge ne le gêne pas, uniquement la rose rouge, la rose baccara !

GEORGES :

Pourquoi ?

JEAN :

J'ai oublié. Il me l'a raconté pourtant. Il parle tellement, on ne peut pas tout retenir. C'est une machine à paroles.



Quand il est lancé, rien ne peut l'arrêter.  
À vrai dire, je suis persuadé que la couleur des roses ne lui importe que très peu mais on se crée peu à peu des idées sur lui comme s'il était un personnage important et qu'il faille ne pas l'indisposer. Au fond, je crois qu'il se moque de toutes ces précautions que les uns et les autres prennent à son endroit. Il est devenu un mythe contre son gré. Il n'est rien d'autre que lui. C'est-à-dire identique à moi, à toi. Même plus petit, je suis sûr qu'il se souhaite plus petit...

GEORGES :

Tu le connais bien ?

JEAN :

Oui. On s'est rencontrés il y a plus de vingt ans.

GEORGES :

Quel âge avait-il ?

JEAN :

Il était déjà vieux.

GEORGES :

Physiquement ?

JEAN :

Physiquement ?

Non. En chiffre seulement. Un nombre de bougies qui augmente chaque année. Rien d'autre. Bon pied, bon œil, toujours !

GEORGES :

Sportif ?

JEAN :

Même pas.

C'est un homme qui n'a que très rarement fréquenté des gens plus âgés que lui.

GEORGES :

Passionnant ?

JEAN :

Intéressant jusqu'à l'agacement. Un chaos permanent. Une indécision déconcertante. Avec lui, jamais de certitudes ou alors des certitudes successives et quelquefois contradictoires.

*Un temps. Georges consulte sa montre.*

GEORGES :

Il attend beaucoup de monde ?

JEAN :

Quelques amis.

GEORGES :

Nous sommes les premiers ?

JEAN :

Apparemment.

*Georges s'approche d'un tableau blanc.*

GEORGES :

Des tableaux blancs ! Que des tableaux blancs ! C'est quoi celui-là ?

JEAN :

Ça dépend. À toi d'imaginer.

GEORGES :

Ce que je veux ?

JEAN :

Pour le moment. Mais dès qu'il arrivera, il t'expliquera ce que ce blanc veut dire et à ce moment-là, c'est fini, ta liberté d'imagination à toi s'en va, la sienne prendra sa place. Ce salon blanc semble vide de tout mais il est plein de lui.

Un lui qu'on ne découvre que lorsqu'on entre dans son univers.

GEORGES :

Beaucoup y entrent ?

JEAN :

Pas mal. On n'est pas obligé.

GEORGES :

Et alors ?

JEAN :

On reste en bordure.

On peut faire aussi une petite visite et au revoir !

GEORGES :

C'est possible ?

Et lui ? Ça ne le contrarie pas qu'on s'en échappe de son univers ?

JEAN :

Je ne crois pas. Certains pensent que si. Florence, par exemple.

GEORGES :

Florence, son amie ?

JEAN :

Ce n'est pas son amie.

GEORGES :

Je croyais.

JEAN :

Ce n'est pas son amie.

GEORGES :

Ah !

JEAN :

Oui. Elle a une théorie, Florence, elle est persuadée qu'à tous ceux qui entrent dans son monde, il est prêt à leur donner tout ce qu'il possède...

*Victor et l'ange*  
*Ou*  
*The Long Goodbye*

*Personnages*

VICTOR

L'ANGE

Un homme seul dans un espace neutre.  
Il emplit un sac à dos.

VICTOR :

Le temps est clair ce matin, un ciel légèrement gris  
brillant propice au départ.  
Ce départ, je le prévois sans retour, tout au moins sans  
retour immédiat.  
Puis-je appeler cela une fuite ?  
Peut-être, oui.  
The Long Goodbye !

*Il chantonne.*

Partir  
Partir à pied  
Partir un matin très tôt  
Partir pour où ?  
Le sud, le nord, l'ouest  
Emporter dans sa tête  
La femme  
La femme blonde aux yeux bleus

La femme aimée  
Celle qui n'aime pas  
Revenir  
Revenir quand ?  
Revenir si possible  
Rapporter dans sa tête  
La femme  
La femme blonde aux yeux bleus  
La femme aimée  
Celle qui n'aime pas

*Il glisse un sac de couchage dans son sac à dos.*

Un sac de couchage ? Pourquoi pas ?

L'hôtel est hors de ma portée.

Et l'hôtel ? Qu'est-ce que l'hôtel ? La rencontre de gens qui dorment les uns près des autres séparés par quelques cloisons plâtrées ou quelques planchers ou plafonds c'est selon. Des gens, encore des gens...

Solitude ! Solitude !

Un jour ou l'autre, l'homme est face à lui-même. Il est seul, enfin seul. T'es pieds joints dedans, Victor !

Est-ce dans la nature des choses ? Ce vide qui environne et étouffe aussi ?

Non pas l'absence passagère de toute vie chaleureuse du semblable, mais bien le désert, le désert définitif sans l'oasis affectueuse et pourtant si lointaine ou si noyée dans le mirage de l'illusion d'optique.

Qu'avais-je à lui offrir à la femme au regard bleu ?

Qu'avais-je à lui offrir ? Moi qui ignore son peintre préféré... Quelle honte !

Je ne sais d'elle que petits gestes, que battements de cils, que fragilité de ses yeux, que petits bleus sur son poignet, que positions variables de rubans dans ses cheveux, qu'admiration de ses mains travailleuses trop en contact avec l'eau, que détails sans importance... et tant d'autres choses encore...

Oui, qu'avais-je à lui offrir ? Si ce n'est un amour attentif et discret.

Un amour impossible

Un amour dont elle ne voulait pas

Qu'est-ce qu'il y a d'autre que l'amour ?

*Le sac est prêt.*

J'ai beaucoup de mal à imaginer ce qu'il m'advient  
là-bas.

Où est-ce là-bas ?

*Une femme apparaît.*

Vous étiez là ?

L'ANGE :

Oui.

VICTOR :

Depuis longtemps.

L'ANGE :

Assez.

VICTOR :

Habituellement, vous n'apparaissez que lorsque je vous  
adresse un signe.

Votre présence n'est qu'aléatoire et jamais de votre fait.

L'ANGE :

Aujourd'hui, je viens de moi-même.

VICTOR :

Impossible !

L'ANGE :

Impossible, vous avez raison.

VICTOR :

Ce n'est-ce qu'un rêve ?

L'ANGE :

Peut-être.

VICTOR :

Première fois.

L'ANGE :

Ou deuxième ou troisième ou davantage.

VICTOR :

Je suis injuste, davantage.

L'ANGE :

Non, vous n'êtes pas injuste, vous avez du chagrin, c'est tout.

VICTOR :

On ne reçoit que ce qu'on va chercher. Dommage que ce ne soit pas valable pour vous. Mais comme vous n'avez rien à venir chercher en moi. Normal.

L'ANGE :

De nouveau, vous êtes injuste, Victor.

VICTOR :

Un peu.

L'ANGE :

Croyez-vous que ce soit un rêve ?

VICTOR :

C'est un rêve.

L'ANGE :

Oui, c'est un rêve.

VICTOR :

Je te parlerai donc, joli rêve.

L'ANGE :

Je t'écoute.

VICTOR :

Reprenons le vous, rêve ou pas rêve, reprenons le vous. Même si ce doit être un cauchemar. Et ce sera un cauchemar assurément.

L'ANGE :

Un cauchemar ?

VICTOR :

J'en connais l'issue.

L'ANGE :

Combien de fois, l'ai-je formulée ce que vous appelez l'issue ?

VICTOR :

Des multitudes de fois.

J'ai toujours cru à l'incroyable !

J'ai toujours vibré à l'espérance !

L'ANGE :

Vous êtes bien le seul, mon pauvre, Victor...

VICTOR :

Victor, oui. Pauvre, allez savoir !

Pauvre certes, mais pauvre comment ? Ne vous apitoyez pas.

S'offrir peut sembler ridicule.

Le ridicule ne me tue pas. Il ne fait que m'effleurer.

L'ANGE :

Vous n'êtes pas ridicule.

VICTOR :

Que vous dites !

L'ANGE :

Que vous apprêtez-vous à faire, Victor ?

VICTOR :

Je prépare mon sac de voyage.

Je pars dans le plein vent.

L'ANGE :

Le vrai plein vent ?

Le plein vent du dehors ?





CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

---

Association Le Théâtre Saint-Martin

*Pièce enregistrée à la SACD*

*Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques*

*Adhésion du 08/10/1973*

*N° 287888*

Lucien Vargoz

L'univers de Victor

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Image de couverture : Lucien Vargoz*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)